

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 15 décembre. — Indications pour la Louisiane — Ciel — beau et plus froid mardi; beau mercredi; vents légers à frais du nord.

L'imbroglio Vénézuélien.

Plus on étudie cette malheureuse question du Venezuela, plus elle semble obscure, insoluble. On a mis en œuvre tous les moyens imaginables pour arriver à une solution pacifique et l'on n'y a pas réussi. Il ne reste guère plus à employer que la force.

Or, la guerre n'est pas possible. Elle suppose une prise de possession du territoire vénézuélien par les forces facilement victorieuses de l'Allemagne et de l'Angleterre, et les Etats-Unis ne peuvent le permettre.

Un pareil fait serait une violation flagrante de la Doctrine Monroe, acceptée aujourd'hui par tout le monde civilisé et qui est le premier principe de la politique américaine.

Quant au paiement des dettes qui sont la cause véritable de la guerre, il n'est pas non plus possible.

Le Venezuela est incapable de payer ce qu'il doit. De quelque côté qu'il jette les regards, il aperçoit que des créanciers. Jusqu'ici il n'a eu à se débattre que contre les Allemands et les Anglais; mais ce ne sont pas là les seuls créanciers qu'il ait dans l'ancien monde. Voici l'Italie qui réclame de son côté et qui, elle aussi, veut être payée immédiatement; sinon, elle menace de suivre l'exemple des deux puissances que nous venons de nommer et elle a raison d'en agir de la sorte; autrement elle risquerait de voir le règlement de son compte indéfiniment retardé.

Cela fait déjà trois créanciers et ce n'est pas tout.

Derrière l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, il y a la France qui ne fait pas grand bruit pour le moment, mais dont la créance est encore plus considérable que celles de ces puissances, sans compter les Etats-Unis qui réclament aussi la voix à un moment donné et dont les intérêts sont aussi respectables que ceux de la France.

Après tout, cette multiplicité de créances n'est peut-être pas un grand malheur; elle crée entre les différents réclamants une compétition qui affaiblit, qui paralyse les prétentions de chacun d'eux et peut contribuer puissamment au maintien de la paix. Il peut s'opérer ici ou là quelque bombardement, mais de là à des hostilités graves, à une invasion du territoire vénézuélien par l'armée ou la marine des deux puissances alliées, il y a tout un abîme. La doctrine Monroe s'y oppose et le gouvernement des Etats-Unis ne permettra certainement pas que l'on viole ouvertement ce principe.

Le malheur de toute cette affaire, c'est que le gouvernement du Venezuela n'inspire aucune sympathie au dehors.

Voilà bien des années que la révolte y est en permanence, et l'on sait que depuis moins d'un siècle, il en est à sa cent-quatrième révolution.

Il est temps d'en finir avec ce lamentable état de choses, ruineux pour le commerce général. Toute cette série de bouleversements ne peut se terminer que par une entente entre tous les

Etats intéressés et victimaux ayant à leur tête le gouvernement de l'Union, la grande et légitime autorité en pareille matière. Le manifeste du président Castro frappe dans le vif.

Persone ne veut s'emparer du territoire vénézuélien, mais toutes les puissances demandent que le gouvernement remplisse son devoir franchement sans arrière-pensées et en fournissant quelque preuve de sa bonne volonté à payer ses dettes.

LA CANNE DE M. BALAC.

A Nemours, paraît-il, quand on veut parler d'un objet brillant et remarquable, on dit: "C'est comme la canne de M. Balzac!" Et, en disant cela, on n'est pas très sûr de ce qu'est en M. Balzac; cette canne est mystérieuse; elle n'en a que plus de prestige; elle n'en a que plus de valeur.

Eh bien, M. Adolphe Retté, dans "l'Européen", nous apprend que "M. Balzac" c'est M. de Balzac, le grand Balzac, tout simplement.

La canne de Balzac est célèbre dans la littérature. Gautier, dans sa "Notion sur Balzac", en définit la pomme: "un pavé de turquoise incrusté d'or." M. Retté cite la lettre que voici, qui fut écrite de Nemours au mois de novembre 1861:

La jolie propriété de la Bouleaunière vient d'être acquise par M. de la Combe, maire du premier arrondissement de Paris, dont la famille est originaire de Nemours. Cette maison de campagne, outre la beauté de sa situation sur les bords de la vallée du Loing, a le mérite de rappeler le souvenir du grand romancier: Honoré de Balzac.

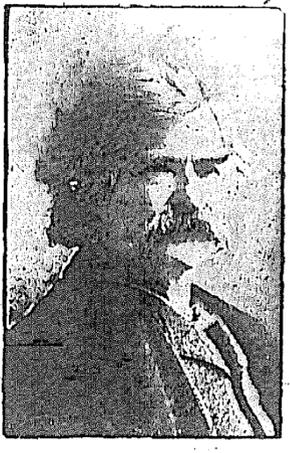
C'est dans le pavillon du Jardin que Balzac a écrit son roman "Ursule Mirouet" dont les scènes se passent à Nemours. Quelque cultivateurs se souvenant de Balzac. L'un d'eux m'a dit: "C'était un gros monsieur, en robe de chambre blanche, qui marchait la tête penchée dans les allées du petit parc. Il gesticulait, il parlait tout seul, il s'arrêtait, il repartait; il nous aurait bien passé sur le corps sans nous voir."

Et sa fameuse canne avait fait aussi grande impression sur les paysans des environs. Il n'y a pas bien longtemps qu'un vieux vigneron, que je trouvais piochant sa vigne, suspendit son travail pour regarder ma canne, un junc à pomme d'or, et me dit: "Elle est belle; c'est comme la canne à M. Balzac." J'ai été longtemps à découvrir quel personnage ce nom pouvait désigner; la canne célèbre de Balzac est son séjour à la Bouleaunière ont fini par me mettre sur la voie....

A présent, les gens de Nemours ont oublié Balzac, mais ils se souviennent de M. Balac; et quand on les interroge sur cet énigmatique personnage, ils répondent: "Nous ne savons pas pourquoi on dit cela. C'est un mot courant dans le pays...."

LE TENOR COSSIRA.

Le tenor Cossira vient de débiter à Barcelone, dans "Parisi", avec un succès complet. Un public charmé a acclamé l'excellent artiste à tous les actes. Le récit du Graal a valu à celui-ci un bis aussi d'une longue ovation. Le lendemain, le "Heraldo" comparait les débuts de M. Cossira à ceux restés célèbres du tenor Massini.



MARK TWAIN.

Comment Mark Twain a gagné son premier argent.

Le célèbre humoriste américain a conté récemment, dans une réunion d'amis, la façon dont il a acquis ses premiers honoraires.

—En ce temps-là, dit-il, j'avais dix ans et je fréquentais une maison d'éducation dont le directeur n'était pas le docteur même. Il s'adressait surtout contre quelque oncle endormi par le matériel de sa maison. C'est ainsi que le fait de graver son nom sur le couvercle d'un pupitre était puni d'une amende de cinq dollars ou de vingt-cinq coups de bâton sur une partie du corps que je ne désignerais pas plus clairement. Un jour, la fantaisie me prit d'immortaliser mon nom à coups de canif. Le directeur me fit venir et me donna vingt-quatre heures pour le dédommager des dégâts, sinon....

"Pensant, j'allai trouver mon père et je lui fis valoir chaleureusement toute la honte qui résulterait sur son nom du fait du clouillage corporel qui m'attendait. Mon père se laissa séduire. Il me remit les cinq dollars.

"Cinq dollars! Vingt-cinq francs!"

"Je les mis dans ma poche et je me fis donner vingt-cinq coups de bâton. Chaque coup me rapporta un franc.

"C'est ainsi que j'ai gagné mon premier argent. Seulement, ce n'est pas précisément mon cerveau qui me l'a valu...."

LAMARTINE.

La "Revue latine" publie quelques lettres adressées, vers 1848 par Lamartine à M. Pierre Casimir Ordinaire, médecin et publiciste à Mâcon. Elles sont curieuses. D'abord par l'orthographe, qui manque de sûreté. En une seule ligne, on remarque trois fautes: "cet adigeant [sic] conflit dont j'appergois [sic] les symptômes [sic]...." Lamartine écrivait à la hâte. Il disait: "Votre lettre me trouve à cheval dans les bois...." et il répondait à la galop....

La ville de Mâcon le comblait de gentillesse, lui offrait des banquets politiques, le célébrait de toutes les manières, et un beau jour, l'état deux fois, dans deux cantons. Lamartine est satisfait et embarrassé comme — sauf respect — l'âne illustre de Baridau. Il écrit à Monsieur le Maire:

Comment Mark Twain a gagné son premier argent.

Rien de bon et de généreux ne me surprit de mes concitoyens de Mâcon. Ils choisirent avec un tact admirable l'heure d'un peu d'injustice pour combler mon nom de bienveillance et de suffrages (sic). Ils ne craignirent pas de s'exposer aux inconvenients d'un double dérangement pour m'honorer d'une double élection. Ils veulent que la France comprenne que je n'ai pas dû mériter, de mes amis du moins. Soyez l'organe d'une reconnaissance que ma vie entière ne leur témoignera jamais assez.

On me manda que je dois choisir entre les deux cantons. Mais je ne puis prendre sur moi de préférer des amis dévoués à des amis dévoués. Je les embrasse tous dans le même sentiment. Si Dieu nous a donné une main droite et une main gauche, n'est-ce pas pour les tendre des deux côtés? Je suis l'obligé du Nord et du Midi. Que le sort décide donc. Je n'ai pas la force de choisir moi-même.

Mon nom ira aux uns, mon cœur restera à tous. Soyez assez bon, monsieur, pour communiquer cette pensée à mes concitoyens et recevez en agrément l'expression de mes sentiments pour vous.

Est-ce le Nord qui est "le nom" et le Midi "le cœur", ou réciproquement?... Avec des cautions, on s'arrange toujours. Les hommes à succès affirment qu'avec les femmes, c'est plus compliqué....

LES Derniers moments d'Alexandre II.

Un officier allemand, ancien attaché militaire à l'ambassade de Saint-Petersbourg, le comte Richard von Pfeil, vient de publier ses souvenirs personnels sur le drame du 13 mars 1881.

Sur l'attentat lui-même, écrit à ce sujet le "Journal des Débats", ils n'apprennent rien de nouveau; ils donnent, au contraire, sur la fin de l'Empereur, des détails peu connus. Alexandre, lorsqu'il s'était senti frappé, s'était aussitôt écrié: "Vite, vite, à la maison; tout de suite, à la maison.... portez-moi au palais, je veux y mourir." Puis il avait dit à deux reprises: "Couvrez-moi avec un mouchoir!" Le traineau se mit en marche vers le palais d'hiver, laissant sur la neige un sillage de sang; plusieurs personnes debout sur les

patins du traineau, s'entretenaient de bleas.

Le grand-duc Michel suivait, ayant donné l'ordre d'arrêter la famille impériale. La porte du palais, toujours fermée, s'ouvrit avec lenteur, et ce retard fut cause d'une perte énorme de sang; il y eut devant la porte une véritable mare. L'Empereur fut enlevé dans son cabinet de travail, on l'avait dressé, en toute hâte, un lit. En un instant, la chambre remplit de princes, de hauts fonctionnaires; mais l'Empereur, les yeux à demi clos, ne reconnut personne. Son chirurgien, le docteur Kruglewski, et le docteur Markov lui donnèrent les premiers soins et compriment les artères crurales pour diminuer l'épanchement sanguin. A ce moment, le médecin-major de la garde impériale entra: "Apportez, dit le docteur Kruglewski, les instruments nécessaires pour l'amputation." Cette recherche demanda cinq minutes. Un quatrième médecin, le docteur Boklin, survint alors et examina les mouvements du cœur qui commençaient à s'arrêter.

Pour ramener la circulation, on fit successivement la ligature des deux jambes. Puis, pour ramener le sang au cerveau, on décida aussi de comprimer les poignets. En arrachant le gant de la main droite, on s'aperçut qu'il était brisé à plusieurs places. A ce moment, les mouvements du cœur redevenant perceptibles, la respiration plus active. Le blessé ouvrit les yeux. Sous l'influence de l'éther et de l'eau glacée, il paraissait se ranimer. Le chapelain de l'Empereur, M. Roshdewensky, profita de cet instant pour lui administrer le viatique. On eut alors une heure d'espoir; les médecins pensaient pouvoir opérer la transfusion du sang, mais le destin en avait décidé autrement. Les mouvements du cœur se ralentirent tout à coup, la respiration se fit de plus en plus pénible et bientôt s'arrêta.

A trois heures trente-cinq de l'après-midi, le professeur Boklin, s'inclinant devant l'héritier du trône, annonça que l'empereur était mort.

THEATRES.

THEATRE TULANE.

La manie des grandeur, la soif des titres nobiliaires dont sont possédés quelques riches héritiers américains, a pris des proportions telles que le théâtre s'en est emparé et en a fait un objet de spéculation, ce qui lui a réussi. Telle est l'idée, très honnête, d'ailleurs, qui domine dans la pièce intitulée "The Climbers" que vient de donner le Tulane, et qui a eu deux cents représentations successives au Bijou théâtre de New York. A côté de deux femmes qui ne voient le bonheur que dans les fêtes, les bals ou les spéculations de Wall Street, l'auteur nous montre une charmante épouse qui a trouvé dans les douceurs de la famille et qui en est magnifiquement récompensée.

La pièce est l'œuvre de M. Ely de Fitch; elle nous a été apportée par Miss Amelia Bingham, qui s'y est acquise une très honorable renommée sur les théâtres de nos villes du nord. A la fois actrice et directrice, Miss Bingham a su s'entourer de sujets de premier ordre qui lui assurèrent d'avance un brillant succès.

La réussite a été complète, en effet; il ne pouvait être autrement avec une troupe qui compte des artistes tels que John Hafford, William Pascoe, F. Fingleton et Misses Mary St John, Mand Turner Gordon et vingt autres qui se font applaudir partout où elles paraissent.

THEATRE DE L'OPERA.

Nous désirons constater, au début de ces lignes, le succès qu'ont obtenu Mmes Fowler et de Rambly et M. de Manroy et Méry Aia repris de "Trovatore", dimanche dernier en matinée.

La représentation de "Mignone", la soir, nous a laissé un peu froid, et nous craignons que les habitués de dimanche n'aillent plus à l'Opéra s'il leur faut assister à des représentations d'opéras compliqués ou d'opérettes dont l'état d'aura pas été satisfaisant.

Cependant, nous envoyons à M. Par nos compliments les plus sincères. Il a chanté avec art et beaucoup de sentiment le rôle de William Meister.

Mlle Daries a été charmante. Quand elle aura fait ses études plus soignées, plus approfondies du rôle de Mignone, son interprétation en sera parfaite.

Elle doit pour cela se bien pénétrer de tout ce qu'il y a de réel, de poétique dans ce personnage. Mlle Daries a été créée par Gode. Mlle Daries possède toutes les qualités voulues: grâce, voix et tempérament — pour rendre avec une aisance véritable tout ce qu'il y a de charme mélancolique dans le complexe personnage, et surtout avec une touchante expression toutes les pages inspirées dont est semée l'œuvre d'Ambronse Thomas.

M. Maillard a fort bien joué le rôle du vieux serviteur; c'est un artiste de haute valeur.

La représentation de "Lakmé", au profit de l'hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge, avait attiré, hier soir, une foule énorme.

L'interprétation du chef d'œuvre de Dailbes a été excellente, Mlle Courtenay et M. Jérôme ont eu une grande part des applaudissements de l'auditoire et M. Dons a bien classé le rôle du brahmine.

La réussite de cette soirée a été, comme nous l'espérons, très abondante.

Nous félicitons les membres du comité d'organisation de succès de leur entreprise. Ils plaident une bonne cause; leur victoire ne pouvait faire l'ombre d'un doute.

Grande a été leur fête hier soir, de voir la salle de l'Opéra aussi brillamment garnie, et donc est leur satisfaction au sujet d'avoir pour la cause de cette institution dont la popularité grandit à mesure que s'affirme son utilité.

Ce soir, "La Traviata" avec Mlle Courtenay et M. P. Z.

Judi soir "Aïda" avec Mme F. dor et M. Jérôme.

Bamedi soir "Africaïna" avec Mlle Guichard et M. Jérôme.

On nous promet "Cendrillon" pour la semaine de Noël.

Un nombreux comité de réception était de service hier soir; en voici la composition:

COMITÉ DE RÉCEPTION. — M. W. G. Vincent, Hippolyte Laroussin, M. Jules Aitigé, Albert Baldwin, Emile J. Bayle, Bertrand Beer, Genl W. J. Behan, Ed. J. Bobet, H. H. Bright, Dr. H. Dickson Huns, Wm. P. Burke, Justin F. Denechaud, Genl H. Dunbar, J. Freyhan, Charles Garret, Samuel Jefferson, Henry Ginder, Thos. G. Hardie, Armand Hawkins, Jas. T. Hayden, F. Walter Callender, A. W. Crandell, Leigh Carroll, Felix Courtail, Walter H. Cook, J. B. Coleman, Dr. A. W. De Boaltes, E. F. Heald, Isaac Delgado, Sam. E. Desloup, F. Herwig, Isidore Hersheim, Joseph A. Hinks, Harry T. Howard, Juge W. W. Howe, W. R. Irby, Chas. Janvier, Susan Jefferson, L. E. Jung, J. H. Keller, Dr. Gordon King, E. B. Kruttschnitt, J. H. Lafayette, Genl C. Lafaye, J. B. Levert, Alphonse A. Lelong, George Lhuete, Théodore Lyons, L. L. Lyons, G. W. Nutt, Wm. J. Oberlin, J. H. O'Connor, Ben Oxnard, A. Périllat, Peter F. Pascoe, Wm. M. Ralley, W. B. Stauffer, Willie Stauffer, Maurice Stern, J. B. Sinnott, C. M. Soria, Sidney A. Story, S. O. Thomas, Albert Mackie, Albert Toledano, Gylles Martinoni, Jr, Raoul Vallon, A. L. Marshall, J. M. Vergoules, Genl Adolphe Meyer, Wm. Meble, Eraste Vidrine, Branch K. Miller, R. M. Waim-

ley, Robt Moore, Julius Weis, L. Heinen Morris, Samuel W. Weis, J. C. Morris, Geo. Q. Whitney, Beverly Miles, Chas. M. Whitney, B. McCloskey, Pearl Wright.

RUSSIERE BOUXX.

THEATRE CRESCENT.

On sait la renommée dont jouit la troupe connue sous le nom de Black Patti Troubadours. Elle vient de remporter de nouveau un brillant succès, dimanche, au Crescent, au triple point de vue de chant, de la comédie et de la danse. Ces braves artistes ne sont pas tous avant hier à leur répertoire anglais; ils y ont ajouté des solos et des ensembles tirés du grand répertoire italien, français et allemand; des airs de "Trovatore", de "Marta", de la "Belle de New York" etc.

Il n'est pas à plaindre de la recette; la salle était comble et l'auditoire, les chahuteurs comme applaudit.

Parmi les chanteurs les plus goûtés, nous citerons Miss Muriel Kinggold et Jas Crosby qui possèdent une fort belle voix et est un excellent comédien.

GRAND OPERA HOUSE.

Il y avait une foule énorme, dimanche en matinée, au Grand Opéra House. On y donnait la première de Théodora, le plus émouvant, le plus tragique des drames de Bardou, avec M. MacDowell et Miss Florence Stone, dans les deux principaux rôles, celui d'Andreas et celui de Théodora, l'impératrice.

Comme personnage le Mignone, le sujet nous ramène à l'époque de Bas-Empire, sous le règne de Justinien. Si de basse extraction, Théodora est élevée au rang suprême par un caprice de l'empereur, elle s'en montre indigne en allant chercher des amants ailleurs que dans la famille impériale et finit par conspirer contre son mari pour élever à sa place un de ses favoris. Justinien découvre le complot et Théodora paie de sa vie la trahison dont elle s'est rendue coupable.

Le rôle de Théodora est incontestablement un des plus difficiles à remplir au théâtre. Il exige une puissance dramatique rare; Miss Stone y a déployé les plus grandes qualités et s'y est acquise une place à part sur la scène américaine.

C'est M. McDowell qui est chargé de représenter Andreas, l'amat de l'impératrice. Il y a conquis les bravos de la salle qui attendait beaucoup de lui, et dont il a dépassé les espérances. A force de talent, tous les deux ont électrisé l'auditoire qui ne leur a pas marchandé ses bravos. C'est une grande semaine qui vient de commencer pour le Grand Opéra House.

Il y aurait injustice de notre part à ne pas féliciter de chaleureux éloges à M. Frank Sheridan, Raymond Whitaker, H. Preston Coffin, et à Miss L. Montgomery, Sna Vandusen, et autres qui ont tenu la salle sous le charme pendant les six soires de ce grand drame.

THEATRE AUBOY.

C'est "Sapho", le drame fameux de la plume d'Alphonse Daudet, qui fait les frais de la semaine au théâtre Aubouy.

"Sapho", on ne l'ignore pas, n'est pas autre chose qu'une fille d'ore que l'on a élevée dans les mœurs et les goûts de la bourgeoisie. Elle est un peu difficile à tenir. Nous l'avons vu rempli ici même, à la Nouvelle-Orléans, par une femme de beaucoup de talent, Miss Netherole, qui a donné un cachet unique au personnage. Il y avait du danger à aborder le rôle après cette éminente artiste.

Miss Amelia Gardner l'a osé et elle y a obtenu un succès étonnant, tout à fait inattendu et qui lui fait le plus grand honneur. Elle a définitivement toutes les qualités qui constituent la véritable artiste, prête à remplir tous les rôles, même

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DETTE SACREE

GRAND ROMAN INEDIT

Par Paul Rouzet.

TROISIEME PARTIE

La Comtesse Irène.

VIII

COMPAGNONS DE FETE

dents serrées, les prunelles fauves, je me vengerai.... je me vengerai!

"Et dire que je croyais à la vertu, à l'honnêteté de cette femme."

"Triple niais!"

"A cette heure, je possède son secret."

"C'est par des larmes de sang qu'elle expiera!"

IX

UN AMOUR SINCERE.

—Dites-moi, Bélu.

L'homme interpellé au seuil des écuries dans lesquelles il allait pénétrer, s'arrêta. Et se retournant:

—Monsieur le régisseur!

"Elles importunent les voisines qui, un jour ou l'autre, se plaindront certainement à madame la comtesse."

—C'est que vous ne savez pas, monsieur le régisseur....

L'homme, un palefrenier marié à l'une des femmes de chambre de la comtesse Irène, se grattait la tête, embarrassé.

Il était grand et fort, le visage rouge, les sourcils rudes, les yeux fuyants.

Son interlocuteur reprit: —Je ne vous demande rien. Je vous fais cette remarque uniquement dans votre intérêt, afin de vous éviter, pour plus tard, des dérangements.

Le jeune régisseur du château d'Esclabert, Philippe Bessières, était de haute stature, comme l'homme auquel il s'adressait; sa physionomie mâle encadrée par une barbe brune exprimait la bonté, la loyauté.

Le palefrenier passa; pour n'être point d'humeur facile tous les jours.

Son visage chafouin, aux traits durs, ne prévenait pas en sa faveur.

Si tout autre que le régisseur se fût permis de formuler l'observation que ce dernier venait de faire, il est probable qu'il eût été très mal reçu.

Mais avec Philippe Bessières il n'aurait pas à se fâcher. Il continuait à se gratter la tête.

de fils de paysan passaient des lueurs rapides, des lueurs mauves.

—Oui, vous avez raison, monsieur le régisseur.... mais tout de même si l'on n'a pas le droit de dire ses vérités à une geuise qui vous en fait voir de toutes les couleurs.

Ses grosses mains calleuses se crispèrent. Une contraction tordit ses lèvres sous les poils hérissés de la moustache rousse.

—Voyons, Bélu, un peu de calme. Votre femme a l'air très honnête. Vous devez vous figurer ce qui n'est pas. Il faut, pour s'accorder entre époux, se faire des concessions réciproques.

—Soit. Mais il ne faut pas que l'un se moque de l'autre.

"Il ne faut point que la femme aille faire la gourmandine."

—La colère vous aveugle. Ce que vous dites est faux sans doute.

Admettons que ce soit un peu exagéré. N'empêche que victoire prête une oreille trop complaisante aux ornettes qu'on lui coute. Puis, avec cela, elle est coquette, provocable; elle aime les colifichets. Dame, il n'en faut pas tant pour faire tourner la tête à un homme.

—Un homme.... ici.... au château.

—Oui, mais ne cherchez pas qui, monsieur le régisseur, vous ne devineriez pas.

—Si je vous disais son nom vous ne voudriez pas me croire.

"D'ailleurs, personne ici n'a le droit de lui faire une observation."

Pourtant qu'il prenne garde!

"J'aime ma femme, moi."

Elle me reproche d'être jaloux. C'est peut-être vrai. Après tout, c'est mon affaire!

"Je ne demande à Victoire que de se bien conduire, de ne pas écouter les propos des coureurs de cotillons."

Celui qui se permettait avec elle.... des privautés qui ne sont point de mon goût, n'est pas un châteaui en ce moment.

"Mais il reviendra."

"Qu'il s'observe!"

"Si jamais je m'aperçois de quoi ce soit...."

coquilles félines, révélait la créature de perversité et d'amaour.

Entre le mari laid, brutal, et la femme parée de séductions irrésistibles, l'antithèse était frappante.

—Alors, conclut Philippe, chaissez loin de vous ces pensées mauvaises, Bélu, et faites en sorte que dans votre ménage, désormais, règne la paix et la bonne harmonie.

"C'est, je vous le répète, dans votre intérêt que je vous parle ainsi."

—Je n'en doute point, monsieur le régisseur, et je vous remercie.

Les deux hommes se séparèrent.

Philippe Bessières s'engagea sous une voûte, suivit un couloir aboutissant à un escalier de pierre.

Cet escalier conduisait à la partie du bâtiment dans laquelle logeait le jeune homme.

Il avait là, à sa disposition, une chambre à coucher et un petit cabinet de travail où il venait rarement. Un bureau, plus spacieux, lui était réservé dans le corps de logis principal du château, dont ce bâtiment n'était qu'une dépendance.

Depuis cinq ans déjà Philippe occupait les fonctions de régisseur.

chez son père, aux Annelles.

C'est durant l'un de ces congés que passant devant la maison de tante Noémie, il avait vu Geneviève.

Et tout de suite, en lui, un émoi singulier était né, un émoi qu'il n'avait jamais ressenti jusqu'alors.

Mon Dieu, était-ce de l'amour!

A cette question il avait bien été obligé de répondre affirmativement.

Depuis, l'image de la jeune femme ne quittait plus son esprit.

Loin d'elle, il la revoyait constamment en imagination.

Il se plaisait à l'évoquer devant ses yeux.

Souvent, dans ses courses à travers les bois, il se dirigeait du côté des Hétraies, un endroit où l'on apercevait les Annelles et la maison de tante Noémie.

Durant des heures, il demeurait là en contemplation. Et tout à coup son cœur battait plus fort, son cœur battait à se rompre lorsqu'une silhouette de jeune femme, élégante et fine, se dessinait dans les allées du jardin de la petite maison.

Un nom venait alors à ses lèvres: —Geneviève.

Par des bûcherons, par des paysans questionnés adroitement, il avait appris qu'elle était la fille du commandant Barandier, mort trois ans auparavant.